

Le ciel étoilé de la sainteté cistercienne

950^e anniversaire d'Orval, 8 mars 2020

Le 19 mars 2018, en la fête de saint Joseph, le pape François nous a offert une nouvelle exhortation apostolique dont les premiers mots sont une invitation à la joie et à l'allégresse : *Gaudete et exsultate*. C'est en fait un vibrant appel à la sainteté qu'il adresse à tous les baptisés sans exception. Pas seulement aux évêques, aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, et aux moines, mais vraiment à tous les chrétiens, quel que soit leur état de vie. Voulez-vous être heureux : Oui ou non ? Eh bien, si c'est oui, devenez saints ! Si vous voulez le vrai bonheur, la grande joie, celle que personne ne pourra vous ravir, devenez saints !

Avec son style habituel, simple, incisif et convaincant, François n'y va pas de main morte pour nous appeler tous à la sainteté. J'ai alors pensé que, pour répondre à l'invitation de Dom Lode, alors abbé d'Orval, aujourd'hui évêque de Gand, ma conférence pourrait s'appeler « le ciel étoilé de la sainteté cistercienne ». Pourquoi ce titre ? Parce que les saints sont au ciel, c'est une évidence pour les chrétiens. Mais aussi parce que, souvent, on les

présente comme des astres de lumière, des étoiles qui brillent en plein ciel. Peut-être êtes-vous déjà entrés dans une église ou un oratoire dont la voûte représente un ciel étoilé ? C'est une belle manière d'exprimer cette réalité. Les chrétiens vivent sur terre sous la splendeur toujours présente d'un ciel rempli d'étoiles, impossibles à dénombrer : ce sont les saints qui brillent dans la splendeur du firmament, avec le soleil et la lune, figures du Christ et de la Vierge Marie, pour la gloire de Dieu et le salut du monde.

Dans le ciel de la sainteté, la constellation cistercienne a fait son apparition il y a plus de neuf siècles. Elle fourmille de multiples amas d'étoiles tellement proches les unes des autres que l'œil a bien du mal à les distinguer. C'est comme un essaim d'abeilles ! La vie communautaire les a tellement unies et burinées que la sainteté des unes non seulement n'est pas séparable de celle des autres, mais rejaillit sur celle des autres. Autrement, le miel perdrait sa douceur ! C'est cela la sainteté cistercienne ! À l'école de l'amour, on ne gagne pas le concours de la sainteté sans un grand désir d'y parvenir tous ensemble.

Entre tous ces amas d'étoiles, j'en ai choisi six que je voudrais maintenant vous présenter. Ils me paraissent assez bien caractériser la sainteté cistercienne qui rayonne au ciel et sur la terre depuis 920 ans. Je ne m'arrêterai pas à la sainteté des moines d'Orval, mais je crois volontiers qu'entre les amas d'étoiles dont je vais parler, elle peut facilement trouver sa place.

Au désert de Cîteaux : les étoiles de la charité

Les moines bénédictins qui venaient de l'abbaye de Molesme, avec leur abbé, saint Robert, sont arrivés au lieu dit « Cîteaux », le dimanche 21 mars 1098. Cette date avait été soigneusement

choisie. Elle avait le grand avantage de conjuguer le même jour la célébration des Rameaux qui ouvre la Semaine Sainte et la fête du trépas de saint Benoît. Or nous savons que la raison majeure qui est à la base du départ des moines de Molesme pour Cîteaux provient d'un sentiment aigu d'être infidèles à leur profession solennelle de vivre selon la règle de saint Benoît. Arriver à Cîteaux le jour où l'Église acclame son Roi doux et humble, monté non pas sur un cheval mais sur un âne, c'était déjà manifester l'intention de suivre Jésus dans son abaissement « afin de mériter de prendre place en son royaume ¹ ». Que ce jour-là coïncide avec le trépas de saint Benoît, qui fait de l'humilité la colonne vertébrale de sa règle, souligne à l'évidence la cohésion de la démarche. Le Christ auquel ce petit groupe de moines dissidents veut ne rien préférer n'est pas d'abord le Seigneur dans l'épiphanie de sa gloire, mais celui qui déclare : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé », celui-là même qui « s'est fait obéissant jusqu'à la mort » et que saint Benoît, en homme réaliste et qui a bien les pieds sur terre, nous demande d'imiter par des actes ².

Héritiers de saint Benoît, mais arrivant plus de six siècles après lui, les cisterciens vont naturellement s'efforcer de vivre dans le contexte culturel et religieux de leur époque ³, sans confondre authenticité monastique et repli sur des formes archaïques. Cela explique pour une grande part la nouvelle tournure qu'ils vont donner à l'interprétation de la Règle avec le souci d'y conformer leur manière de vivre. On peut la caractériser en disant que l'école du service du Seigneur instituée par saint Benoît devient à Cîteaux l'école de l'amour ⁴. Non qu'elle ne le soit pas déjà chez saint Benoît, mais de manière plus explicite, plus pénétrée de ce qui

1. Règle de saint Benoît (RB), Prologue 50.

2. RB 7, 31-34.

3. Denis de ROUGEMONT, *L'amour et l'Occident*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1962.

4. Jean LECLERCQ, *L'amour vu par les moines au XII^e siècle*, Cerf, Paris 1983.

apparaît comme le grand détour de la charité tel qu'il se déploie dans le Mystère de l'Incarnation. Cîteaux, il est vrai, commence à un moment où les défenseurs de la catholicité n'ont plus à lutter contre ceux qui mettent en doute la divinité du Christ, comme c'était encore le cas quand saint Benoît écrit sa Règle. Par contre, en cette fin du XI^e siècle et tout au long du XII^e, on se plaît de plus en plus à contempler l'humanité du Christ jusque dans son anéantissement le plus extrême, non de façon doloriste, mais dans l'onction de l'amour qui s'émerveille et se laisse embraser : Par l'incarnation de son Fils, Dieu est venu chercher l'homme là où il est, dans le charnel, le sensible, l'affectif, et en repartant de là, Dieu conduit l'homme jusqu'au cœur de sa divinité. Sans doute peut-on avancer, mais toujours avec prudence, que la différence d'accent entre la sagesse clunisienne et la sagesse cistercienne se situe principalement à ce niveau-là. Cluny, avant Cîteaux et plus que Cîteaux, tourne ses regards vers le Christ en gloire. Cîteaux, après Cluny et plus que Cluny, tourne ses regards vers le Jésus de l'histoire, vers ce Dieu qui, par son humanité, s'est fait accessible à toute l'épaisseur humaine⁵. D'où des styles de vie monastique assez différents aujourd'hui encore quand on passe d'un monastère bénédictin à un monastère cistercien. On peut préférer l'un à l'autre, mais que l'on se garde de dire que l'un fait mieux que l'autre ! Ils se recommandent de la même source et, dans l'unique Église du Christ, ils sont aussi inséparables que l'Orient et l'Occident.

5. L'une des conséquences de cette spiritualité de l'incarnation est que l'accès au spirituel passe par une traversée de l'humain qui peut prendre du temps. On en trouve un bon exemple chez saint BERNARD dans son *Traité de l'amour de Dieu* (Sources Chrétiennes, n° 393, éd. du Cerf 1993) où il présente un itinéraire de l'amour en quatre degrés qui s'appuie sur 1 Co 15, 46 ainsi traduit : Ce qui paraît en premier lieu, ce n'est pas l'être spirituel, mais l'être animal ; le spirituel ne vient qu'ensuite. Sur cette base scripturaire, saint Bernard pose comme premier degré de l'amour de Dieu : l'amour de soi humain et charnel avec ses ambiguïtés.

Si l'on cherche des indices de ce passage de l'école du service du Seigneur à l'école de l'amour, opéré par la sagesse cistercienne, l'un des plus évidents apparaît quand on relève les titres des écrits cisterciens du XII^e siècle. Saint Bernard écrit son fameux « Traité de l'amour de Dieu » (*De diligendo Deo*), Aelred de Rielvaux son « Miroir de la charité » (*Speculum caritatis*), Guillaume de Saint-Thierry son « Traité sur la nature et la dignité de l'amour » (*De natura et dignitate amoris*), et l'on sait combien les cloîtres sont habités par des hommes et des femmes qui méditent et commentent avec prédilection le livre par excellence de l'amour présent au cœur de la Bible, le *Cantique des cantiques*. L'amour ne leur fait pas peur et ils n'ont pas peur d'en parler, parfois en termes très charnels, voire presque sensuels, mais sans jamais tomber dans la sensualité. À ceci se reconnaît leur véritable grandeur spirituelle : ils sont capables de considérer toute réalité charnelle à sa juste hauteur, là où elle est assumée par le Christ et transfigurée par l'Esprit. N'oublions pas que, pour saint Bernard, Christ est le baiser de Dieu, et l'Esprit le baiser du baiser de Dieu⁶. On peut ainsi avancer que la sagesse cistercienne est essentiellement d'ordre nuptial. C'est au banquet de l'amour-charité que Bernard et tous les grands maîtres cisterciens invitent leurs disciples.

Dans la claire vallée : les étoiles de la compassion

Peut-être y en a-t-il parmi vous qui ont entendu les « Paroles d'humanité » de saint Bernard, mises en scène par une petite troupe de comédiens d'abord en 2013, à l'occasion du 9^e centenaire de son entrée à Cîteaux, puis en 2015 où nous avons fêté

6. Cf. Les 8 premiers sermons de saint BERNARD sur le Cantique des cantiques.

le 9^e centenaire de la fondation de Clairvaux? Quand je les ai entendues moi-même pour la première fois, – c’était à Cîteaux dans la salle du chapitre –, j’ai été saisi, plus que jamais encore, par la puissance verbale de ce grand confrère, notre aîné de 900 ans. C’était comme si m’arrivait en pleine figure et en plein cœur un langage qui avait échappé à l’usure du temps. Un langage qui n’a pas peur de se mettre en cause et de remettre en cause. Un langage capable de violence autant que de tendresse, de poésie, d’humour, de vitalité. Un langage qui réveille, à la manière des prophètes. Et je n’ai pu m’empêcher de rapprocher ce langage de Bernard de celui de notre pape François. Ils ont quelque chose en commun qui est de l’ordre de la vertu d’humanité. Ce sont des hommes, et non des anges. Des hommes et des entraîneurs d’hommes, épris de vérité et en chemin de sainteté. Où qu’ils aillent et de partout, on vient les écouter, et on vient en foule.

En lisant la Bulle d’indiction du Jubilé de la miséricorde que nous avons célébré en 2016, je n’ai pu m’empêcher de penser à la manière dont saint Bernard présente et orchestre le thème de la miséricorde dans son 12^e sermon sur le Cantique des cantiques qui est sans doute l’une des pages les plus émouvantes de toute son œuvre. Le verset du Cantique : *L’arôme de tes parfums est exquis* (Ct 1, 2), le conduit à distinguer trois parfums qu’il nomme successivement *unguentum contritionis*, « parfum de la contrition », *unguentum devotionis*, « parfum de la ferveur », *unguentum pietatis*, « parfum de la compassion ». Dans les sermons qui précèdent, il a longuement exposé la composition et le bienfait des deux premiers parfums. Au début du 12^e sermon sur le Cantique, il résume ce qu’il a dit antérieurement et présente ainsi le troisième parfum :

Il y a un parfum qui l’emporte de loin sur les deux (précédents). Je pourrais l’appeler le parfum de la compassion (*unguentum pietatis*), parce qu’il se compose de l’indigence des pauvres, des angoisses des opprimés, du trouble des affligés,

des fautes des pécheurs, et enfin de toutes les peines des malheureux, quels qu'ils soient, fussent-ils nos ennemis. Ces essences paraissent méprisables ; mais le parfum composé à partir d'elles « surpasse tous les arômes ». Il est curatif : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ⁷. »

Ce n'est pas la première fois que le futur docteur de l'Église présente ce qu'on pourrait appeler des étapes sur le chemin de la perfection, et par conséquent une progression, un épanouissement, une dilatation. Jeune abbé de Clairvaux, il avait remarqué avec perspicacité que le bonheur évangélique suit ce chemin : la béatitude des larmes précède celle du désir (affamés de justice), et celle-ci précède celle des miséricordieux qui précède celle des cœurs purs ⁸. On ne peut pas sauter les étapes. C'est impossible de devenir un bon samaritain si l'on n'a pas expérimenté au fond de son cœur que l'on n'est rien qu'un pauvre publicain. Ici, la démarche est tout à fait semblable. Dans l'itinéraire de la conversion, c'est le parfum de la contrition qui s'exhale le premier : « ressenti comme âcre, parce que l'amer souvenir des péchés transperce le cœur », il va de pair avec la béatitude des larmes. Puis s'exhale le parfum de la dévotion ou de la ferveur qui « console et calme la souffrance par la contemplation de la bonté de Dieu ». Celui-là est à rapprocher de la béatitude des affamés et des assoiffés, c'est-à-dire du désir de justice et de sainteté. Bien supérieur à ces deux parfums, dit Bernard, celui de la compassion. Qui le possède est « prêt à pardonner, lent à se mettre en colère, ne consentant jamais à se venger, et en toutes choses regardant les misères du prochain comme les siennes propres ⁹ ».

7. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 12 sur le Cantique*, dans Sources Chrétiennes 414, p. 255.

8. S. Bernardi Opera, vol. 3, Romae Editiones Cistercienses 1963, p. 13-59.

9. BERNARD de CLAIRVAUX, *Sermon 12 sur le Cantique*, Sources Chrétiennes 414, p. 257.

Dans sa bulle d'indiction, le pape François recourt à la même symbolique que Bernard pour parler de la miséricorde. C'est un « baume », dit-il, un onguent, un parfum qui imprègne :

Combien je désire que les années à venir soient comme imprégnées de miséricorde pour aller à la rencontre de chacun en lui offrant la bonté et la tendresse de Dieu ! Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde comme signe du Règne de Dieu déjà présent au milieu de nous ¹⁰.

François poursuit sa présentation en brochant une grande fresque de l'Écriture où tout conflue vers la pleine révélation de la miséricorde par Jésus et en Jésus :

Tout en Lui parle de miséricorde. Rien en Lui ne manque de compassion... Dans les paraboles de la miséricorde, Jésus révèle la nature de Dieu comme celle d'un Père qui ne s'avoue jamais vaincu jusqu'à ce qu'il ait absous le péché et vaincu le refus, par la compassion et la miséricorde... Il affirme que la miséricorde n'est pas seulement l'agir du Père, mais elle devient le critère pour comprendre qui sont ses véritables enfants. En résumé, nous sommes invités à vivre de miséricorde parce qu'il nous a d'abord été fait miséricorde. Le pardon devient l'expression la plus manifeste de l'amour miséricordieux, et pour nous chrétiens, c'est un impératif auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

Un peu plus loin, le Pape se fait plus insistant encore :

La crédibilité de l'Église passe par le chemin de l'amour miséricordieux et de la compassion. L'Église « vit un désir inépuisable d'offrir la miséricorde ». Peut-être avons-nous parfois

10. Pape FRANÇOIS, *Misericordiae Vultus*, n° 5.

oublié de montrer et de vivre le chemin de la miséricorde... Le temps est venu pour l'Église de retrouver la joyeuse annonce du pardon ? Il est temps de revenir à l'essentiel pour se charger des faiblesses et des difficultés de nos frères ¹¹.

Avec de telles affirmations, comme on se sent proches de l'abbé de Clairvaux qui nous invite « en toutes choses, à regarder les misères du prochain comme les nôtres » ! Et ce n'est pas tout ! Sur le chapitre de la miséricorde, il y a entre François de Rome et Bernard de Clairvaux une forme d'ecclésiologie nuptiale qui les rapproche aussi l'un de l'autre. Elle est omniprésente dans les sermons de saint Bernard sur le Cantique, et elle est au cœur de la Bulle d'indiction du pape François, ce qui donne à leur langage une force de conviction à laquelle il est difficile de résister. L'un comme l'autre touchent les cœurs en présentant les plus profondes vérités de l'évangile avec des mots qui, pourrait-on dire, viennent des entrailles maternelles de l'Église, Épouse du Christ.

En voici un exemple chez François :

L'Église a pour mission d'annoncer la miséricorde de Dieu, cœur battant de l'Évangile, qu'elle doit faire parvenir au cœur et à l'esprit de tous. L'Épouse du Christ adopte l'attitude du Fils de Dieu qui va à la rencontre de tous, sans exclure personne... Son langage et ses gestes doivent transmettre la miséricorde pour pénétrer le cœur des personnes et les inciter à retrouver le chemin de retour au Père... Là où l'Église est présente, la miséricorde doit être manifeste. Dans nos paroisses, les communautés, les associations et les mouvements, en bref, là où il y a des chrétiens, quiconque doit pouvoir trouver une oasis de miséricorde ¹².

11. *Op. cit.*, n° 10.

12. *Op. cit.*, n° 12.

Au 12^e sermon sur le Cantique, Bernard développe la forme nuptiale de son ecclésiologie en exploitant la symbolique des parfums qui se présente à trois grands moments de l'évangile. Dans « la femme qui baise les pieds du Seigneur et les oint de parfum » (Lc 7, 38), il voit l'icône de l'Église repentante qui répand l'onguent de la contrition (*unguentum contritionis*) sur les pieds du Seigneur et les embrasse avec des larmes. Dans celle qui, à Béthanie, « tient un flacon d'albâtre plein d'un parfum qu'elle répand sur la tête de Jésus » (Mt 26, 7) il contemple l'Église fervente qui répand sur la tête du Seigneur l'onguent de la dévotion (*unguentum devotionis*). Pour le troisième parfum, celui qui surpasse de loin les deux autres, Bernard fait une nouvelle trouvaille, vraiment géniale, que personne avant lui, scrutant la Sainte Écriture, n'avait remarquée :

« Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates, pour aller oindre Jésus » (Mc 16, 1). Quels sont ces parfums si précieux, qu'ils méritent d'être achetés et préparés pour le corps du Christ, et si abondants, qu'ils suffisent pour le corps tout entier ? On ne lit pas en effet, à propos des deux parfums précédents, que l'un ou l'autre ait été acheté ou composé exprès pour servir au Seigneur, ou pour être versé sur tout son corps... Ici, il ne s'agit pas d'embaumer seulement telle partie du corps, par exemple les pieds ou la tête, mais... tout le corps dans son ensemble... C'est pour cette raison sans doute que le Seigneur Jésus, dans sa providence, n'a pas permis qu'on employât pour son corps mort les aromates préparés : il a voulu qu'on les réservât pour son corps vivant, « son corps tout entier, qui est l'Église » (Col 2, 19). Car elle est vivante, l'Église qui mange « le pain vivant descendu du ciel » (Jn 6, 51). Elle est bien le corps préféré du Christ... Il désire que l'Église soit ointe, qu'elle soit soignée ; il souhaite que ses membres malades soient soulagés par des baumes choisis. C'est donc pour elle qu'il a réservé les parfums les plus exquis, lorsque, devant

l'heure et hâtant la gloire, il n'a pas voulu décevoir le dévouement des femmes, mais l'éclairer ¹³.

Les conséquences d'une telle ecclésiologie, nous les connaissons bien ! Elles n'ont pas changé depuis le temps de saint Bernard, et c'est pourquoi sa grande voix demeure toujours vivante et terriblement actuelle. On pourrait dire qu'elle vibre à l'unisson de celle du pape François. L'un et l'autre reconnaissent la valeur du parfum de la contrition. Souvenons-nous du fameux interview donné par François en octobre 2013.

Au journaliste qui l'interrogeait sur son identité : « Que dites-vous sur vous-même ? », il avait répondu spontanément : « Je suis un pécheur. » L'un et l'autre sont des hommes de flamme, une flamme communicative qu'ils prennent au grand brasier de l'évangile : de leur cœur monte incessamment vers Dieu l'encens de la prière, le parfum de la dévotion. Mais surtout, l'un et l'autre font figure de prophètes. Constamment sur la brèche, ils secouent le Peuple de Dieu, lui évitent de se décourager, le tiennent en éveil, lui rappellent à temps et à contretemps qu'il ne suffit pas de se battre la poitrine ou d'honorer Dieu dans un culte liturgique, si impeccable soit-il. « C'est l'amour que je veux, dit le Seigneur, et non le sacrifice ! » J'aurai beau aller à la messe chaque dimanche et même tous les jours, s'il me manque l'amour, cela ne sert à rien ! Le signe auquel on reconnaît les véritables disciples du Seigneur, c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. « Voyez comme ils s'aiment ! » C'est pour cela que le Seigneur de Pâques n'a pas retenu pour lui les aromates que les femmes avaient préparés. Ce parfum de miséricorde et de compassion, le plus excellent de tous les baumes, il a préféré le garder pour son Corps qui est l'Église. À nous d'en user de génération en génération non seulement entre nous, à l'intérieur de nos communautés de vie,

13 . BERNARD de CLAIRVAUX, Sermon 12 sur le *Cantique*, dans Sources Chrétiennes 414, p. 267-269

mais pour toute l'humanité en souffrance, pour toute la création dans les douleurs de l'enfantement. Que les célébrations qui marqueront le 950^e anniversaire de la fondation d'Orval emporte le diocèse de Namur, et par ricochet l'Église et le monde entier, dans l'immense tsunami de la divine miséricorde !

Dans le vallon d'Helfta : les étoiles de la liturgie

Sainte Gertrude, que la tradition catholique a nommée « la grande », naît le 6 janvier 1256, jour de l'Épiphanie. Elle s'en souviendra pour accepter, non sans résistance, de répondre aux instances du Seigneur et de ses supérieurs lui enjoignant de mettre par écrit son expérience spirituelle. Ils la persuadent que son œuvre sera « lumière pour éclairer les nations » et « annonce du salut jusqu'aux extrémités du monde ¹⁴ ».

On ignore ses origines familiales. Encore enfant, elle est offerte au monastère d'Helfta en Allemagne, sur le diocèse de Magdebourg. C'est un milieu de femmes cultivées qui vivent selon la règle de saint Benoît et les coutumes de Cîteaux. L'éducation de Gertrude est confiée à sainte Mechtilde de Hackeborn dont elle reçoit une solide formation intellectuelle et spirituelle.

Une rencontre décisive marque sa vie : au soir du 27 janvier 1281, alors qu'elle vit depuis plus d'un mois dans « un épais nuage de ténèbres », un jeune homme qui porte sur ses mains « les joyaux brillants des cicatrices qui ont annulé toutes nos dettes ¹⁵ » se présente à elle. Il lui promet de la délivrer de ce grand trouble. À partir de ce jour-là, une double conversion s'opère en elle : elle renonce aux études humanistes pour mieux s'adonner aux études

14. GERTRUDE d'HELFTA, *Le Héraut*, Sources Chrétiennes n° 139, p. 111, et n° 143, p. 257-259.

15. *Le Héraut*, Sources Chrétiennes n° 139, p. 231.

théologiques, et elle passe d'une vie monastique négligente à une vie de prière intense, mystique, avec une ardeur missionnaire exceptionnelle¹⁶. Sa biographe la présente comme un ciel de sainteté où les vertus font figure de soleil, de lune, et d'étoiles. Par toute sa vie, elle rejoint la voûte étoilée de la sainteté cistercienne.

Plusieurs ouvrages lui sont attribués où la Parole de Dieu tient une grande place. Deux ont traversé les siècles : les *Exercices spirituels*, « rare joyau de la littérature mystique¹⁷ », et *Le Héraut de l'Amour divin* où se trouve consigné le *Mémorial* des grâces de son union avec le Seigneur. Une longue « approbation des docteurs », dominicains et franciscains, placée en tête du *Héraut*, en recommande la lecture. Après l'Italie, l'Espagne, la France, la diffusion de ses œuvres gagne l'Amérique Latine où Gertrude est déclarée patronne des Indes Occidentales. Les moniales de la Conception, à Mexico, obtiennent de célébrer sa fête dès 1609, avant même qu'elle soit inscrite au Martyrologe Romain (1677)¹⁸.

Les auteurs qui ont étudié l'œuvre de sainte Gertrude (Cyprien Vagaggini, Jean Leclercq, Pierre Doyère, Charles-André Bernard, etc.) sont unanimes pour reconnaître la place fondamentale de la liturgie dans sa vie, ce qui n'a rien d'étonnant chez une moniale qui appartient à la grande tradition bénédictine¹⁹, mais qui atteint chez elle un degré d'expression inégalé. La liturgie est non seulement le lieu privilégié de son expérience spirituelle, mais toute sa vie sort pour ainsi dire du bain de la liturgie et devient « œuvre de Dieu » au long des jours et des nuits. Chez elle, le culte rendu à l'oratoire se déploie partout ailleurs.

16. BENOÎT XVI, *Sainte Gertrude*, audience générale du 6 octobre 2010, dans *Documentation Catholique* n° 2462, p. 173-175. 17. BENOÎT XVI, op. cit.

17. BENOÎT XVI, op. cit.

18. *Le Héraut*, Sources Chrétiennes n° 127, p. 21.

19. Dom Prosper Guéranger, osb, restaurateur de la vie bénédictine à Solesmes, et premier abbé de ce qui deviendra la Congrégation de France, tient sainte Gertrude en grande estime et s'y réfère fréquemment.

Cette place de « fondement » occupée par la liturgie dans l'œuvre de sainte Gertrude fait d'elle une maîtresse spirituelle très sûre et très saine pour quiconque s'engage à la suite du Christ sur les chemins de l'évangile. Par sa vie et par son œuvre, la « grande » moniale d'Helfta atteste qu'aucune forme de prière n'est plus recommandable que la liturgie de l'Église, aucune plus à même de transformer le cœur pour qu'il devienne le réceptacle des « flots débordants de la divine tendresse ²⁰ ». Il est aussi remarquable de voir comment le célèbre adage de saint Benoît, *mens concordet voci* – « que l'esprit s'accorde avec la voix » –, cité dans la présentation générale de la Liturgie des Heures ²¹, trouve chez elle un élargissement qui manifeste un sens de l'Église hors du commun : *devotio concordaret cum officiis Ecclesiae* ²². Cela revient à dire que, sans cesser de travailler à l'accord de l'esprit avec la voix, la ferveur elle-même doit chercher à s'accorder aux offices de l'Église. Ainsi, tout exercice de piété ou dévotion particulière, pour ne pas dérapier, doit soigneusement s'inspirer de la grande liturgie de l'Église et s'appuyer sur elle.

Cela explique pourquoi sainte Gertrude d'Helfta peut être présentée comme un exemple de spiritualité liturgique pouvant conduire aux plus hautes formes de vie chrétienne et contemplative ²³. Dans notre contexte ecclésial où la liturgie est devenue un point sensible, parfois même une source de tension très regrettable entre les fidèles du Christ, Gertrude fait figure de grand témoin de l'impact sur toute la vie baptismale d'une liturgie où la forme, qu'elle soit « ordinaire » ou « extraordinaire », n'atteint son

20. Cf. le titre complet du Héraut : *Legatus, memorialis abundantiae divinae pietatis*, Le Héraut, mémorial de l'abondance de la divine tendresse.

21. *Présentation Générale de la Liturgie des Heures*, n° 105 et 108.

22. *Le Héraut*, Sources Chrétiennes n° 255, p. 198-199.

23. Cyprien VAGAGGINI, *Initiation théologique à la liturgie*, t. 2, Biblica, 1963, p. 206-239.

but que si le cœur des célébrants s'en trouve agrandi et leur sens de l'Église singulièrement élargi.

À partir du foyer lumineux de la prière liturgique, dont l'eucharistie est le moment par-dessus tout désiré de la sainte, tous les grands axes de sa vie spirituelle se mettent en place : six siècles avant sainte Thérèse de Lisieux, elle découvre la voie d'enfance et développe une théologie de l'amour divin qui, sans jamais céder au laxisme, appelle à une espérance et une confiance en Dieu sans limite²⁴. C'est aussi son expérience liturgique qui lui permet de donner toute sa mesure à un *sentire cum ecclesia* qui annonce l'ecclésiologie de communion à laquelle Vatican II et les plus récents documents du Magistère nous ont rendus sensibles²⁵. La mystique de Gertrude est à l'opposé d'un intimisme où Dieu isolerait le priant du Corps auquel il appartient. Elle entraîne au contraire dans un immense courant de grâce où les uns et les autres se retrouvent solidaires, et cela non seulement à un moment donné de l'histoire, mais à travers les siècles.

Influencée par la théologie mystique de saint Bernard, Gertrude ne craint pas de recourir aux expressions et aux images empruntées à la vie conjugale. Le style est affectif, sponsal, dans la ligne du Cantique des cantiques²⁶. Rien de mièvre pourtant grâce à une référence soutenue à la Parole de Dieu et à la liturgie. Le corps à corps des images soutient le cœur à cœur de l'expérience spirituelle, et conduit la sainte à faire figure de précurseur dans la

24. Hans Urs von BALTHASAR se réfère volontiers aux moniales d'Helfta, surtout quand il aborde la thématique de l'espérance. Il cite en particulier le *Liber specialis gratiae* de sainte Mechtilde de Hackeborn, recueil de confidences sur son expérience spirituelle, mises en forme par sainte Gertrude.

25. Cf. par exemple *La vie fraternelle en communauté*, dans *Documentation Catholique* 2093, p. 411-434 ; et JEAN-PAUL II, *Exhortation apostolique post-synodale 'Vita consecrata'*, Cerf 1996, surtout chapitre II, « La vie consacrée, signe de communion dans l'Église », p. 61-107.

26. Cyprien VAGAGGINI, *op. cit.*, p. 212.

dévotion au Sacré-Cœur²⁷. Consciente néanmoins que ses écrits pourraient devenir une pierre d'achoppement pour certains lecteurs, elle développe à plusieurs reprises une théologie des images qui la montre sévère à l'égard d'elle-même et de ce fait préservée des dangers de l'illuminisme²⁸. Elle peut alors écrire en conclusion de son « Mémorial » :

Comme c'est au moyen de l'alphabet qu'arrivent à la science de la philosophie ceux qui veulent étudier, ainsi, au moyen de ce qui n'est pour ainsi dire qu'images peintes, ceux qui liront cet écrit apprendront à goûter au-dedans d'eux-mêmes cette manne cachée qu'il n'est possible d'allier à aucun mélange d'images matérielles et dont seul qui en a mangé éprouve à jamais la faim²⁹.

*Dans la forêt de La Trappe : les étoiles d'une ardente pénitence*³⁰

Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, né à Paris le 9 janvier 1626, porte le prénom de son illustre parrain, le cardinal de Richelieu. Il appartient à une famille proche du Pouvoir, qui cherche à s'y élever et à s'enrichir. D'abord destiné à la carrière militaire, il est orienté, d'autorité, vers la cléricature et tonsuré à neuf ans. Institué chanoine de Notre-Dame de Paris, il hérite des commendes de cinq abbayes, dont La Trappe, en 1637.

Jeune homme intelligent et doué, il fait de bonnes études classiques et théologiques qui le conduisent vers un sacerdoce pour

27. PIE XII, Encyclique *Haurietis aquas*, n° 51.

28. SC 139, p. 115, 125-127, 351 ; SC 255, p. 135, 159-161 ; SC 331, p. 273-275.

29. SC 139, p. 351.

30. Cette section de la conférence reprend très largement le dossier préparé par frère Bernard Duymontz, moine de La Trappe, pour *Observantiae, Continuité et Réformes dans la Famille cistercienne*, Rome 14 septembre 2002, p. 85-89.

lequel il n'a guère d'attrait. Cependant, dans la perspective de devenir le coadjuteur de son oncle Victor, archevêque de Tours, il cède aux pressions familiales intéressées. Il est ordonné prêtre le 22 janvier 1651 et sera reçu docteur en Sorbonne en 1654. Fait archidiacre par son oncle Victor, il mène une vie mondaine d'abbé de cour selon les mœurs du temps. Il est passionné de chasse et d'équitation, et fréquente assidûment l'hôtel de Madame de Montbazon. Tout semble lui réussir. En 1655, il est délégué à l'Assemblée du Clergé et, en 1656, il devient aumônier du prince Gaston d'Orléans, oncle du roi Louis XIV.

Cependant la fragilité de sa position va se manifester l'année suivante. Par une imprudente défense de son ami le cardinal de Retz, il indispose le cardinal de Mazarin, qui lui barre l'accès au coadjutorat de Tours. Puis survient le brutal et dramatique décès de Madame de Montbazon le 28 avril. Le soir même, il part pour Veretz, sa demeure campagnarde, décidé à changer de vie, tant celle-ci lui paraît vaine.

Pour radicale que fut cette conversion, Rancé ne passera pas d'un coup de sa vie mondaine à celle du « vénéré abbé des solitaires de La Trappe ». Peu à peu Dieu le conduit là où il ne voulait pas aller. Il prévoyait demeurer abbé commendataire, mais suite à une grâce intérieure durant l'office de sexte du 17 avril 1663, il est terrassé et veut devenir vraiment moine, abbé régulier. Il annonce sa décision au chapitre conventuel de La Trappe et commence un noviciat canonique à l'abbaye toute proche de Perseigne, où il prend l'habit le 13 juin 1664. Il prononce ses vœux le 26 juin, reçoit la bénédiction abbatiale le 13 juillet et, le lendemain, il prend ses fonctions à La Trappe. Dès le 1^{er} septembre de la même année, il est désigné malgré lui comme un des ambassadeurs du mouvement de l'Étroite Observance apparu dans l'Ordre de Cîteaux à la fin du XVI^e siècle pour en défendre le bien-fondé auprès du pape Alexandre VII, le but de ce mouvement étant de

revenir à l'observance cistercienne primitive. Cette longue ambassade qui dura deux ans fut pénible à Rancé et se solda par un échec... Les années passant, il est de plus en plus persuadé que le succès de la réforme monastique n'est pas tant dans les procès et les intrigues que dans l'authenticité d'une vie communautaire pénitente, fervente, charitable et paisible. Il y sera fidèle.

Dès son retour de Rome en 1666, il va progressivement introduire dans son monastère une ascèse plus rigoureuse qu'ailleurs, selon ce qu'il comprenait de la règle de saint Benoît et des écrits de saint Bernard, relus à la lumière de saint Basile, des Pères du Désert et surtout de saint Jean Climaque. Il faisait partager à sa communauté, en de vibrants chapitres, sa passion pour la vie pénitente des « Pères ». Puis il associait les frères aux projets de réforme correspondants. Eux, comme lui, désiraient « suivre constamment les exemples des anciens ». Dans sa *Description de l'Abbaye de La Trappe* de 1671, Félibien des Aaux écrit : « Ce ne sont point des esclaves timides et lâches, conduits par un vaillant capitaine, ce sont des personnes libres et généreuses, qui marchent sur les pas de leur chef, qui lui obéissent avec un amour extrême. »

Dès 1670, Rancé sera appelé à prendre la plume pour défendre sa réforme et l'austérité des pénitences contre les critiques, notamment : sur la pratique des « humiliations volontaires » infligées par l'abbé à ses religieux, sur l'éventuel manque de discrétion dans l'ascèse entraînant le décès prématuré de nombreux religieux, sur la question du refus des études. Cependant, il faut noter que ces critiques viennent toujours de l'extérieur. Par contre les « cartes de visite » des visiteurs réguliers, par exemple en 1676, 1678, 1685... sont très élogieuses pour le rapport aimant de l'abbé aux frères, pour l'unité exceptionnelle, la charité, la paix, la ferveur sincère des moines.

Les *Relations de la mort de quelques religieux de l'abbaye de La Trappe*, publiées à partir de 1677, témoignent des conditions héroïques et saintes de la mort des religieux assistés par leur abbé. Elles témoignent aussi du sens de leur vie pénitente. Comme Rancé, ils sont venus chercher le salut à La Trappe. Le salut est un souci majeur au XVII^e siècle. Conscients de leurs péchés, de la vanité de leur vie passée, ils sont là pour les expier et être sauvés. Pas de pénitence extraordinaire, mais la fidélité quotidienne et humble aux préceptes de la Règle et des Us. Donc une vie pénitente à embrasser courageusement dans l'amour de la vie éternelle, pour laquelle cette vie doit être une préparation.

Même si Rancé parle beaucoup de la pénitence, il n'en fait pas la fin de la vie monastique. Cette fin, c'est la perfection de la charité. La pénitence doit conduire à la charité, car, écrit Rancé, « elle n'est que la conformité de notre cœur à celui de Dieu ». Elle n'a de valeur que dans la mesure où elle rejoint la Volonté Divine qui est charité. D'ailleurs, pour Rancé, c'est la volonté propre, non le corps, qui est le véritable ennemi. Il vise le renoncement à soi par l'humilité et l'obéissance, mais avec ce regard pessimiste sur la nature humaine propre aux convertis de son siècle, d'où ce rigorisme qui peut lui être reproché.

Rancé pensait avoir trouvé dans la voie cénobitique, selon les Pères, le remède efficace aux illusoire plaisirs du monde pécheur. Il propose à ses fils cette possibilité de guérison. Confiant en la miséricorde de Dieu qui sauve le pécheur qui se repent en la vie monastique, Rancé ne promet pas un bonheur immédiat, mais il est sûr de conduire les frères vers les joies durables du Ciel. Cette certitude partagée par tous rejaillit dans la joie de vivre fraternellement cette voie exigeante, mais librement choisie.

Même s'il a mis en place des Règlements parfois différents de ceux de l'Étroite Observance, et s'il ne participa plus, après

1675, aux assemblées de supérieurs, il n'a jamais voulu se séparer de l'Ordre cistercien. À preuve son bon accueil des visites régulières. Il ne fut pas même le chef d'un courant organisé et il ne fonda aucune maison fille. Cependant pour beaucoup, par son retour aux sources de l'ascèse monastique et son refus des relâchements, si réels à son époque, Rancé rendait sa crédibilité et son attrait à la vie cistercienne. D'où un grand rayonnement par les rencontres à La Trappe, les lettres et les livres de celui que Bossuet appelle « un nouveau saint Bernard ». Derrière sa quête de perfection dans la vie monastique pénitente, malgré ses abus et intolérances, c'est l'authenticité chrétienne qu'il recherche. Il veut correspondre de tout son être à la volonté de Dieu aimé plus que tout, et en ceci, quelque homme du XVII^e siècle qu'il fut, il était bien fils de saint Bernard.

(à suivre)

Dom Olivier QUÉNARDEL
Abbaye Notre-Dame de Cîteaux